

***Les Ailes de la Reine* de Waciny LAREDJ entre la double dualité d'Eros et de Thanatos**

BOUKHELOU Fatima *

Departement de Francais, Université Mouloud Mammeri
mboukhelou@gmail.com

Soumission : 18/07/2020

Acceptation : 10/12/2020

Publication : 10/03/2021.

Résumé: La présente contribution se propose d'analyser *Les Ailes de la Reine* de Waciny Laredj à la lumière d'une double approche psychanalytique et mythanalytique pour démontrer que les années quatre-vingt-dix sont préfigurées bien avant l'indépendance du pays, que les forces antagoniques symbolisant la Mort et le Chaos tentent de battre en brèche les puissances salvatrices de l'Amour de l'Art, de la Création et de la Vie incarnées par la frêle silhouette de la danseuse de ballet Myriam dont les ailes refusent de ployer face aux forces inquisitrices et mortifères.

Mots clés : approche psychanalytique, la Création/l'Art, danseuse de ballet, puissances salvatrices, forces inquisitrices, le Chaos.

The Wings of the Queen by Waciny LAREDJ: between the double duality of Eros and Thanatos

* **Auteur Correspondant.**

Abstract: The current communication proposes to analyse *The Queen's Wings* by Waciny Laredj in the light of a double psychoanalytic and mythanalytic approach to show that the nineties are foreshadowed long before the country's independence, that the antagonistic forces symbolizing Death and Chaos attempt to demolish the saving powers of the Love of Art, of Creation and Life incarnated by the frail silhouette of Myriam the ballerina whose wings refuse to bend in front of the inquisitive and deadly forces.

Key words: psychoanalytic approach, Creation/Art, ballet dancer, saving powers, inquisitive forces, Chaos.

1-Introduction : L'histoire du roman *Les Ailes de la Reine* se passe quasiment la veille des années 90. Alger, et à travers elle, toute l'Algérie, est en pleine ébullition. Waciny Laredj peint, dans cette œuvre romanesque publiée en 2009, un pays déchiré par une guerre fratricide où ne subsiste plus aucun repère qui puisse permettre au peuple algérien de se retrouver. La société algérienne est en pleine déliquescence, situation héritée des années d'une longue guerre d'Indépendance sans merci où une fraction de la communauté a fini par développer une nette hostilité à l'encontre de tout ce qui incarne la Beauté, la Femme, l'Art, la Vie, hostilité qui traduit un rejet total de tout apport autre que celui du fanatisme religieux et qui équivaut à un refus de toute altérité. Aussi, pouvons-nous dire, à la suite de Jacques Berque, que « *la guerre d'Algérie aura fait ressortir de façon inattendue pour certains (...) un rôle majeur de la croyance, de la femme et du paysan, c'est-à-dire une activation du muet, du secret et du fondamental.* »¹

Pareille situation est des plus tragiques, car une société qui n'admet pas le pluralisme des rôles et des valeurs, garant de la pluralité des mythes, est une société atteinte au plus profond d'elle-même. Aucune communauté ne

peut évoluer en refoulant son contraire, c'est-à-dire son surmoi, et Gilbert Durand d'affirmer à juste titre qu' « aucune société ne peut-être l'exclusive patrie d'Apollon, car Dionysos veille dans l'ombre au bon équilibre de la psyché² ». Toute société est régie par une tension entre au moins deux mythes directeurs. Si la société refole avec brutalité toute mythologisation antagoniste, une crise et une dissidence violente peuvent alors survenir. En effet, poursuit Gilbert Durand « Tout totalitarisme naît de l'exclusive et de l'oppression - souvent de la meilleure foi du monde- d'une seule logique en place. C'est alors que les dieux se vengent en déchaînant obscurément, dans les ténèbres des inconscients égoïstes, la tempête des dieux inverses. »³

2 .Sous la double dualité d'Eros et de Thanatos :

Le roman de Laredj met donc en scène cette terrible tempête qui se déchaîne et déchire l'Algérie des années quatre-vingt-dix. Les antagonistes en sont une danseuse étoile du nom de Myriam et les inquisiteurs de la religion. C'est le combat du pot de terre contre le pot de fer, autrement dit, celui de l'Art, de l'Amour et de la Beauté contre celui de la haine et de la mort. C'est la lutte des forces du bien contre les forces du mal, de la vie contre la mort. Laredj met donc en représentation ce duel/antagonisme tragique entre la frêle silhouette de la danseuse de ballet Myriam qui se dresse avec fierté et droiture et les amants de la mort et de la violence. « *Quand elle veut, elle prend la parole. Quand elle garde le silence, elle exige qu'on respecte ce silence. Celui qui ne la connaît pas la prend pour une gitane, une sauvageonne, mais dans ses moments de fougue, la voilà devenue un fil ténu, plus fin qu'un cheveu, plus tranchant qu'un glaive.* » (LAREDJ, p.69.)

Nous avons ainsi deux Algérie qui s'affrontent dans un duel sans merci, puisqu'aucun des deux antagonistes n'est prêt à lâcher prise.

Laredj met en représentation la vie qui jaillit de manière irrésistible car elle est la Vie telle qu'elle devrait être vécue, et son antonyme, la mort qui guette, sournoise, impitoyable et aveugle. C'est donc à une chasse aux sorcières que nous assistons sous la plume polyphonique du romancier qui entremêle le passé et le présent pour élucider les causes profondes de cette déchirure sociétale et culturelle de la décennie noire qui avait embrasé l'Algérie.

Notons que ce roman est imprégné par une très grande polyphonie qui rappelle les œuvres romanesques de Mohammed Dib, de Mouloud Mammeri, de Kateb Yacine et de Rachid Mimouni. Il entretient des résonnances profondes avec les grandes œuvres algériennes qui réinvestissent le mythe de l'origine. L'héroïne du roman, Miryam, ignore qui est son vrai père et l'énigme de l'origine ne laisse pas de nous rappeler celle de Nedjma de Kateb, celle de Marie dans *La Terre et le sang* de Feraoun, celle encore de Mimouni dans *Tombéza* et *Le Fleuve détourné*.

3. Le mythe des origines:

« *Cependant une question continue à me tarauder, à m'enflammer le cerveau, dit Miryam. Mais moi, Miryam la folle, je suis la fille de qui ?* » (*LAREDJ, p.78*)

Qui est le père de Myriam ? Serait-ce son oncle qui, après la mort de son frère, a épousé la veuve de ce dernier ? Myriam serait-elle la fille de son oncle ? Son père, qui avait été donné pour mort durant la guerre de Libération, se serait-il suicidé en apprenant que son épouse s'était remariée avec son propre frère ? Ou bien ce même père serait-il mort en héros/martyr de la guerre de Libération ? Rappelons combien cette situation est récurrente dans la littérature algérienne ainsi que n'avait pas manqué de le souligner Mohammed Dib dans *La danse du roi*⁴.

Miryam est obsédée par cette quête du vrai géniteur, et, conséquemment de sa véritable origine. Que ne donnerait-elle pas pour que son vrai père soit celui-là même qui a sacrifié sa vie pour l'indépendance de son pays ! Or, elle ne possède aucun élément de certitude si bien que cette situation, lancinante, lui tarade l'esprit. Le narrateur du roman, qui est enseignant à l'université mais aussi le compagnon de Myriam, tente de la rassurer du mieux qu'il peut en lui répétant : *Toi, tu es la fille de la légende, la lumière nous afflige, le chagrin peut nous éclairer.* »(p. 78) La filiation de Miryam va ainsi demeurer mystérieuse, et ce mystère va l'auroler au point de faire d'elle une figure légendaire telle la Nedjma de Kateb Yacine. « *Une fille née au seuil de l'indépendance, peu après l'assassinat de son père. La main rouge ? C'est l'OAS qui l'a assassiné. Nous ne savons même pas où il est assassiné, ni enterré.... Quand il est revenu, il a découvert que sa femme s'était remariée. Et au moment où le pays fêtait son indépendance, il s'est pendu au caroubier du village, on a caché la vérité à ma mère, qui est persuadée qu'il est mort en martyr.* » (LAREDJ, p.83)

Le rappel du mythe des origines est donc réinterrogé comme il l'avait été dans les œuvres romanesques antérieures ou contemporaines citées plus haut. Mais l'énigme demeure, insondable. Ce mystère, qui ronge Myriam, confère au roman la profondeur claire-obscur des œuvres magistrales. Si des réponses sont esquissées, il n'en demeure pas moins qu'elles sont incomplètes, ce qui donne à penser que l'auteur laisse entendre que le passé du pays lui-même est énigmatique, mystérieux. Et cette tentative de réponse pointe du doigt l'hybridité et le métissage de ce pays, sa richesse et sa diversité, son mélange et son « impureté » qui ont fait de lui ce formidable réservoir de force et de grandeur, à l'image même de la diversité de son territoire et de son climat. Tout en n'ayant de cesse que de tenter de revisiter les arcanes du passé et de l'histoire de la terre-mère-patrie, l'auteur n'a de

cesse par ailleurs que de rappeler l'authenticité et l'autochtonie des origines. Il n'est guère fortuit que le nom de la Berbère soit évoqué, ressassé comme pour exhorter au souvenir en vue de mieux ré-veiller les consciences et les mémoires anesthésiées, de faire se ressaisir les esprits déroutés et de faire retrouver la voie aux « fleuves détournés ».

4. Myriam ou l'archétype de la Femme/Patrie :

D'une fragilité sublime et d'une beauté éthérée, Myriam est l'incarnation même de tout ce qui est abhorré par les Bénikelbouns et les inquisiteurs, elle est l'archétype de ce qu'ils haïssent et honnissent. Telle une fleur exotique, elle se dresse de toute sa force aérienne que rien ne peut détruire. Sa danse est une danse de la vie contre la mort, contre l'inertie, l'apathie, la laideur et l'abjection. Elle est hymne à la vie telle qu'elle devrait être, accordailles avec la mer/ mère, la mer aquatique et la mère tellurique, l'Algérie mystérieuse et indomptable. Dans cette œuvre romanesque, la présence de la mer (maritime) tout comme celle de la mère maternelle, est surdéterminée, tant elle est là à apaiser la douleur, à susurrer les douceurs à ceux -là qui l'aiment et l'écoutent, se purifient et se régénèrent dans ses eaux salvatrices, dans ses bras protecteurs et bienveillants. La figure de Myriam se dédouble et acquiert les valences bénéfiques de la Femme, dont, selon Emmanuel Lévinas « la présence secrète, à la limite de l'évanescence —[mère(s), épouse(s) et fille(s)]-, dessine(nt) « la dimension de l'intériorité » et rend(ent) « habitable le monde »⁵.

Car l'homme, se retrouvant seul, se déchaîne et donne libre cours à ses instincts les plus meurtriers. La présence féminine est celle-là même qui est susceptible de tempérer les tendances bellicistes, en apportant ce contrepois de tendresse, de féminité, de douceur, que les hommes en viennent à perdre totalement. Cette part de féminité est sans conteste précieuse pour l'équilibre

des forces en présence. Muettes et présentes, co-présentes mêmes absentes, les femmes illuminent les chemins, veillent sur les foyers, sur les biens et l'honneur des leurs. Un dicton populaire dit ceci : « ô femme, ô lumière, ô homme, ô ténèbres ! » rendant en cela explicite l'inestimable fonction de l'élément féminin dans l'entretien du feu, de la lumière qui irradie et réchauffe, embellit, tempère et pacifie.

Et de fait, bien qu'atteinte d'une balle dans le cerveau, Miryam continue son combat pour la vie, pour la danse, pour la beauté, l'Art ; elle se bat de toutes ses forces vives puisées à même la beauté, à même la terre/ mer/mère, à même la mémoire, elle se bat pour que la vie ne déserte pas la vie, que la mort n'étende pas ses ailes sur ce pays qui n'a, depuis toujours, connu que les guerres, les armes et les larmes. Ce pays « *où avant l'indépendance l'on égorgeait les intellectuels à cause de leur culture, et où on revient à ces vieilles pratiques, ce pays où l'on a édifié la haine de la culture, où les gens ont le virus de la haine dans le sang* » (LAREDJ, p. 71.)

Le texte de Laredj est saturé d'intertextes, il est rappel et réécriture, reconvocation d'autres textes algériens, montrant ainsi combien l'inconscient collectif algérien est reflété par les œuvres littéraires et combien la quasi totalité des artistes/écrivains entretiennent une étroite connexion/connivence spirituelle et intellectuelle. Le roman de Laredj interpelle le lecteur et réinstalle le dialogue, ce dialogue qui semble avoir déserté l'espace public, creusant un fossé entre tous les membres de la collectivité, entre le système et le peuple, le peuple et ses élites, ses traditions et ses valeurs. Il appelle et r-appelle d'autres cris, d'autres écrits contre le totalitarisme, l'obscurantisme, l'inculture, l'inertie et la mort. Il est chant d'Amour, chant de vie, de danse extatique, vibrante et frémissante, mouvante et émouvante.

Les ailes de la Reine se déploient, impériales, impérieuses. Elles se dressent et refusent de ployer sous la menace, celle de la balle reçue et celle de la mort. La Reine Myriam dont le nom si symbolique rappelle la Nedjma de Kateb ou la fiancée du soir Aazi de Mammeri ne peut mourir, elle est l'étoile filante, l'astre scintillant, irradiant de son éclat le cosmos et guidant les vivants vers des jours meilleurs, des temps sereins et prospères. Ce n'est point fortuit si Myriam joue le rôle de la Berbère dont l'évocation se donne à lire comme un rappel de l'origine, de l'authenticité de la culture originelle, respectueuse des valeurs et qui s'est enrichie au contact d'autres cultures, ainsi que le suggère très fortement l'évocation du personnage de Schéhérazade dont Myriam endosse le rôle sublime face au sanguinaire roi Chahrayar. Et ce duel, si poignant et âpre entre les deux époux des *Mille et une Nuits*, nous fait penser à cette tragédie qui ronge l'Algérie en la plongeant dans le Chaos fratricide, où l'on veut tuer la Femme en l'étouffant sous le poids des interdits.

La figure féminine de Myriam, omniprésente dans le roman et incarnant tous ces rôles, rappelle et appelle tous les drames vécus par la Femme et ayant jalonné l'histoire du monde berbéro-andalou -arabo-musulman. Et le narrateur, dont la présence semble n'être là que pour témoigner de la toute-puissance de cette figure prégnante, témoigne :

J'ai cru voir une mer d'azur déferler sur mon cœur. Comme pour les terres brûlées, quelque chose a commencé à craqueler cette image-souvenir où l'on retrouvait Carmen, la Berbère, et Schéhérazade. Quand elle veut, elle prend la parole. Quand elle garde le silence, elle exige qu'on respecte ce silence. Celui qui ne la connaît pas la prend pour une gitane, une sauvageonne, mais dans ses moments de fougue, la voilà devenue un fil tenu, plus fin qu'un cheveu, plus tranchant qu'un glaive. (LAREDJ, p.69)

La posture du narrateur est isomorphe de celle de l'écrivain, pour qui une société ne peut exister sans la présence bénéfique et aimante de la figure féminine qui s'avère être, selon Carl Gustav Jung⁶, « *le porteur authentique de la totalité désirée et recherchée, c'est-à-dire, en définitive de la rédemption*. C'est pourquoi Laredj s'attarde à dresser un portrait prégnant de noblesse, de pureté, de beauté et d'harmonie du personnage de Myriam, qui vient insuffler le souffle vital, contrebalancer les forces des ténèbres que sont les bénikelbouns et les inquisiteurs, forces des plus malfaisantes et mortifères. Combat titanesque que celui décrit par le romancier, qui montre ainsi combien les forces féminines, sororales et solidaires, sont porteuses de vie et respectueuses de toute vie. L'auteur et son narrateur donnent ainsi à voir combien la Femme est essentielle dans la cité, qui se doit d'être protéiforme et qui a besoin de la présence des deux éléments féminins et masculins. Ces énergies féminines et masculines reflètent l'ensemble des forces et des rôles sociaux existants, et dont l'existence dans la « pluralité », la diversité sont autant d'expressions conformes à la réalité tant sociale que cosmique. L'imaginaire social, s'il en vient à rejeter une dimension essentielle à sa régénération, est condamné à étouffer sous le poids de ses lois mortifères.

Même malade et gravement atteinte, Myriam refuse de lâcher prise, elle résiste et persiste. Elle s'entretient avec son amant, et leurs dialogues constituent des échanges, des débats imprégnés d'union et de communion, ils sont symboles de communication et viennent briser le silence mortifère qui règne en ces temps de mort et de censure.

Rarement une œuvre algérienne écrite par un écrivain homme aura attribué une place aussi prépondérante à la figure féminine qui acquiert une densité telle qu'elle rayonne de toute son aura ; sa fragilité même est un atout, sa beauté constitue une atteinte à la laideur du monde que les Inquisiteurs veulent ériger. Son talent de danseuse virtuose constitue aussi

une autre atteinte que les Inquisiteurs ne peuvent supporter ni ne peuvent comprendre tant sont grandes leur inculture et leur absence de goût. Le goût dont Hannah Arendt nous dit :

« en tant qu'activité d'un esprit vraiment cultivé - *cultura animi* —(le goût) n'entre en jeu que lorsque la conscience de la qualité est largement répandue et le véritable beau aisément reconnu ; car le goût discrimine et décide entre les qualités. Comme tel, le goût, avec son jugement toujours vigilant sur les choses du monde, fixe les limites propres à un amour sans discrimination, immodéré pour le purement beau. (...) Le beau débarbarise le monde du beau en ne se laissant pas submerger par lui ; il prend soin du beau à sa propre et « personnelle » façon, et ainsi produit « une culture ». ⁷

La Reine, dont le goût pour l'Art et le Beau est immodéré, ne ploie pas, elle déploie ses ailes et s'élanche, danse, contrebalance la laideur repoussante qui s'instaure et s'érige. Le dialogue entre Myriam et son amant est des plus illustratifs sur ce duel sanglant : « *Dans une ville sinistrée, qui meurt prématurément, on a besoin d'un coin où retrouver bonheur et gaieté et je découvre en ce lieu d'exil musique, livres, tableaux avec la possibilité de méditer sur des réalités impérissables. Au fond de chacun de nous, Myriam, il y a quelque chose de La berbère, du tourment de Fadhma Ait Amrouche : son enfance, le père⁸ inconnu, les vexations de la tribu, le bannissement de la famille, la misère, l'exil, la mort dans un silence angoissant.* »(LAREDJ, p.68.)

Ce rappel de la tribu Amrouche et de la bâtardise de Fadhma sonnent comme un autre rappel du passé de l'histoire de l'Algérie, de son métissage, de son drame, de son génie, de son refus du mélange et de son obsession de la pureté des origines. Voilà que l'auteur pointe du doigt la nécessité qu'éprouvent les habitants de ce pays de s'ouvrir aux autres et d'accepter

l'Autre, l'Hôte, l'étrange et l'étranger, pour que la collectivité soit plurielle, diverse et toutefois singulière.

Nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer la présence du médecin Palestinien, ami du narrateur. Présence amicale, silencieuse, efficace, rassurante et réconfortante. Présence subtile, qui rappelle la Palestine perdue pour ses enfants, spoliés dans leurs droits par l'Etat sioniste. Et ce médecin qui est là, à soigner consciencieusement des malades Algériens, notamment en cette période de troubles et de guerre quasi fratricide, nous fait prendre la pleine mesure du drame. D'un côté, il y a un peuple banni de sa terre bien-aimée dont les ressortissants continuent à se consacrer à la quête du savoir et aux soins des malades, et d'un autre, nous avons un autre peuple (algérien celui-là) qui a arraché sa terre à un occupant des plus acharnés, mais qui, au lieu d'œuvrer à l'édification de sa patrie, prêche l'obscurantisme et s'adonne aux carnages. La balle qui a touché Myriam aurait pu être tirée par un soldat sioniste sur une Palestinienne, au lieu de quoi, c'est un Algérien qui a tiré sur une Algérienne férue de danse et aimant la vie. L'ironie du sort saute aux yeux et Laredj ne manque pas l'occasion de mettre en parallèle cette situation des plus aberrantes.

5. Conclusion :

Roman d'amour contre la haine, *Les Ailes de la Reine* est un hymne à la vie, à l'amour, à la tolérance, au partage et au vivre ensemble. Roman polyphonique et dialogique par excellence, ce récit témoigne de cette période ensanglantée qu'a connue l'Algérie des années 90. Et toute noire qu'ait été cette période, l'auteur n'en laisse pas moins poindre, dans les interstices de son texte, les prémisses du renouveau et de la régénération. Il n'est pas possible, en effet, que les puissances des ténèbres puissent étouffer les forces bénéfiques et vitales, car la vie est un éternel recommencement, et de tout chaos peuvent émerger des étincelles de vie. La mémoire, qui est un réservoir

mnémonique indestructible, garde en son sein les traces de ce qui fut, et qui adviendra quand la tourmente sera passée, que la rage/guerre se sera éteinte. Et la mer, éternellement présente, viendra effacer les souillures, panser les blessures, réveiller les désirs de vie et d'amour, susciter les élans jubilatoires de la danse, de la vie et de l'Amour/Eros en terrassant Thanatos.

6. Bibliographie :

Corpus :

LAREDJ, Waciny, *Les Ailes de la Reine*, Paris, Sindbad, 2019.

Autres ouvrages :

ARENDT, Hannah, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1972.

BERQUE, Jacques, *Dépossession du monde*, Paris, Seuil, 1964.

DIB, Mohammed, *La danse du roi*, Paris, Seuil, 1968.

DURAND, Gilbert, « Le Renouveau de l'enchantement », in *Mythes et histoire*, n°59, dir. Michel Casenave, Paris, éd. Albin Michel, 1984.

FERAOUN, Mouloud, *La Terre et le sang*, Paris, Seuil, 1953.

JUNG, Carl-Gustav, *Mysterium conjunctionis*, Tome 2, Paris, Albin Michel, 1982.

KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.

LEVINAS, Emmanuel, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1995.

MAMMERI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Paris, Plon, 1952.

MIMOUNI, Rachid, *Tombéza*, Paris, Seuil, 1984.

¹ - Jacques Berque, *Dépossession du monde*, Paris, Seuil, 1964, p. 169.

² - Gilbert Durand « Le Renouveau de l'enchantement », in *Mythes et histoire*, n° 59, dir. Michel Casenave, Paris, éd. Albin Michel, 1984, p. 99.

³ - Gilbert Durand « Le Renouveau de l'enchantement », *op.cit.*, p. 99.

⁴ -La figure du père est en effet absente dans la littérature algérienne, notamment chez les pères fondateurs. Mohammed Dib fait dire à l'un de ses personnages dans *La Danse du roi* : « « *Du jour où le Français est entré dans ce pays, plus aucun de nous n'a eu de vrai père. C'était lui qui avait pris sa place, c'était lui le maître. Et les pères n'ont plus été chez nous que des producteurs. Ils n'ont plus été que les violeurs et les engrosseurs de nos mères, et ce pays n'a plus été qu'un pays de bâtards* ». Mohamed Dib, *La Danse du roi*, Paris, Seuil, 1968, p. 159.

⁵ -Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 53.

⁶ -Carl-Gustav Jung, *Mysterium conjunctionis*, Tome 2, Paris, Albin Michel, 1982, p. 125.

⁷ -Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1972, p. 287-188.